JOHN DENSMORE

THE DOORS, LES PORTES CLAQUENT

L'héritage tumultueux de Jim Morrison

TRADUCTION DE SUZY BORELLO

LE MOT ET LE RESTE
2016

À Danny Sugerman ;
Il m'a rendu dingue,
Mais a rejoint son ultime demeure
En rendant l'âme comme
un Bodhisattva.

« On avait peur que la musique qui nous avait nourris
se trouve en danger d'inanition spirituelle. On avait peur qu'elle
perde sa raison d'être, qu'elle tombe entre des mains engraissées,
qu'elle patauge dans la fange du spectacle,
de la finance et d'insipides complexités techniques. »

Patti Smith, *Just Kids*.

PRÉFACE

« Allez vous faire foutre ! » hurla Jim Morrison.
Son explosion de colère nous médusa tous. Nous étions en 1968, on sortait tout juste de répétition et Jim n'avait jamais élevé la voix contre nous de cette manière.
« Allez tous vous faire foutre ! répéta-t-il. Je croyais qu'on avait dit un pour tous, tous pour un. Je croyais qu'on était frères !
– Mais c'est le cas, Jim ! protesta Ray d'une petite voix. Rien n'a changé.
– Tout a changé, bordel, Ray ! insista Jim. Tout !
– Pourquoi ? demanda notre claviériste. Je ne comprends pas. Sous prétexte qu'on a signé un contrat bien juteux pour une petite chanson dans une pub Buick… Pourquoi est-ce que tout aurait changé ? »
Jim répondit d'une voix qui semblait venir de l'intérieur, d'une blessure profondément enfouie, comme s'il retirait un poignard que, selon lui, nous avions planté dans la mission implicite du groupe :

> Un groupe de musiciens (guerriers) qui décochaient
> Des notes plutôt que des flèches, et visaient toujours
> Le cœur de celui qui écoutait.

Dans son autobiographie, Ray décrivit le commentaire suivant comme un coup de poignard de Jim dans notre cœur à nous tous : « Parce que je ne peux plus vous faire confiance, rétorqua Jim. C'est une industrie, bordel ! Le grand capital ! On a vendu notre âme au diable, espèce de connard. »
Il fulminait.
« On s'est toujours entendu pour refuser de filer notre musique aux publicités. Et vous, vous venez de signer un pacte avec Satan.
– N'importe quoi, protesta Robby, sur la défensive.
– Eh si, Robby. Il te fait miroiter ce que tu veux, sauf qu'il y a toujours un petit hic. Il se débrouille pour que tu dises "oui" alors que tu sais que tu ne devrais pas… »
Jim se mit à marcher de long en large.
« Mais toi, tu te laisses faire parce que ça te semble trop beau. Trop tentant. »
Il se figea pour dévisager notre claviériste.
« Il y a trop de fric à la clé, hein, Ray ? »
Ray fit le gros dos.
« Ta gueule, Jim.
– Je te connais trop, Ray. Il n'y a que l'argent qui t'intéresse.
– Tout ce que je veux, c'est faire de la musique. Et si on peut ramasser un peu de fric au passage… eh bien, ça me va. »
Ray s'efforçait d'arrondir les angles, mais ses tentatives faiblardes d'adopter un ton « paternaliste » restèrent sans effet. Dans son livre, il affirme que Jim était « complètement à côté de ses pompes » à l'époque, tandis que lui s'évertuait à « entretenir le rêve » (dollars ?) dans l'espoir que notre chanteur finirait par sortir de cette phase. Dans l'espoir que ce n'était, au fond, qu'une phase, aberrante mais passagère. Que Jim finirait par revenir à la raison et que nous poursuivrions notre quête du Graal ensemble (*pour encore plus de dollars ?*). Tous les quatre. Les Doors.
« Un bon paquet de fric, marmonna Jim, assez fort pour qu'on puisse tous l'entendre.
– Qu'est-ce que t'as dit ? demanda Ray.
– Tu m'as bien entendu.

– Eh bien, c'est trop tard, intervint Robby, cherchant à détendre l'atmosphère.
– Ah ouais ? On va voir ça, décréta Jim, passant à la vitesse supérieure. Je vais monter sur scène et réduire en miettes une de ces Buick à la con ! Ce sera le clou du spectacle : "Une Buick réduite en miettes". On verra bien si ça leur plaît. Et après, je demanderai à Abe (notre avocat) de leur coller un procès au cul. Pour un gros paquet de dollars, Ray. Pour bien plus que leur petit contrat de merde. Là, on verra s'ils tiennent encore à utiliser une chanson des Doors pour vendre une bagnole de sport. »
Sans attendre une seconde de plus, Jim décrocha le téléphone et passa un coup de fil à nos avocats.
« Menacez-les de les poursuivre en justice ! beugla-t-il dans le combiné. Dites-leur que je vais bousiller une Buick sur scène avec un marteau ! Dites-leur tout ce que vous voulez, tant que vous déchirez ce putain de contrat ! »
Ce petit épisode donna naissance à une série de documents légaux en réaction à celui que nous avions signé pour que « Light My Fire » figure dans une publicité… sans l'accord de Jim. Au final, le contrat en question fut rompu, mais les accusations de Jim envers Ray – « il n'y a que l'argent qui t'intéresse » – présageaient de la suite, de ce qui, trente ans plus tard, finirait par pousser les Doors jusqu'au point de rupture.
On faisait encore de la bonne musique, bien sûr, mais Jim n'avait plus confiance en nous.
Et puis il est parti pour Paris, où il est mort. Aujourd'hui, il n'y a plus d'« un pour tous », plus de frères qui tiennent. Sur le point d'aller au tribunal, on se déchire pour l'héritage de notre nom et de notre musique. Même si Jim n'est plus là pour tempêter contre ceux qui préfèrent le fric à l'intégrité artistique, son esprit, lui, n'est jamais parti, et m'exhorte encore à « bousiller cette Buick ». Ce coup-ci, c'est Cadillac qui nous propose un contrat juteux, et c'est une tournée sans moi ni Jim que Ray et Bobby veulent appeler « The Doors of the 21st Century », « les Doors du XXIe siècle ». Les Doors, mon cul.

Car, sans l'esprit de Jim Morrison (qui en était la charnière), la porte des Doors ne peut s'ouvrir. Et en quoi il consiste, cet esprit ? À mon sens, c'était un esprit créatif, incompatible avec tout compromis ; des idées à l'état pur, jamais corrompues. Pas facile de vivre dans ce monde quand on est aussi intègre.

Quelques années avant sa mort, Jim s'était exprimé sur les décès de Jimi Hendrix et de Janis Joplin ; il n'en avait sûrement pas conscience sur le moment, mais je crois qu'il parlait aussi de son cas personnel. Mon intuition me dicte que sur la fin, Jim s'était laissé gagner par une sorte de spleen, une lassitude du monde qui se manifestait par une profonde tristesse et une forme d'apathie. Évoquant la mort de Janis et de Jimi, il lançait souvent en plaisantant : « Vous êtes en train de boire avec le numéro trois ! »

Dans ces moments-là, c'était Jimbo qui parlait, l'alter ego tourmenté de Jim, devenu alcoolique. Mais il y avait aussi un autre Jim, plus jeune, aussi vif qu'on peut l'être à vingt ans et bien décidé à dire les choses à sa manière, avec ses propres mots, sans rien édulcorer. Sa détermination était telle que lorsque nous, ses frères autoproclamés qui véhiculions ses paroles (par le biais des Doors), avons suggéré de compromettre une chanson essentiellement composée par Robby en la vendant pour une publicité (« *Come on Buick, light my fire* »), Jim a fondu les plombs. Après cet épisode, notre confiance mutuelle, celle des gardiens du temple des Doors, ne fut plus jamais la même.

Plus tard, lorsque la gloire nous est tombée dessus, il n'y avait plus de temps pour la gestation nécessaire à la création d'une chanson. Nos fans réclamaient le récent « Light My Fire », ainsi que les autres morceaux qui figuraient sur notre premier album et ce, tous les soirs. Fini, ce temps d'incubation dans le garage qu'on aimait accorder à chaque chanson, comme une gestation dans un utérus. C'est là que Jim a proposé de s'isoler sur une île et de repartir à zéro. Il y faisait allusion dans *Strange Days*, disant que notre ancienne manière de composer était en train de disparaître et qu'il fallait trouver une nouvelle ville. Il cherchait à revenir en arrière, à

retrouver cette qualité indéfinissable qui avait été la nôtre dans ce garage, tant d'années plus tôt.
J'ai toujours su que les paroles de « Hello, I Love You » étaient géniales, même dans ce garage qui a vu nos débuts. Au passage, ce morceau ne parle pas du tout de la petite amie de Ray, contrairement à ce qu'il a pu prétendre dans son autobiographie. Le couplet très provocateur où Jim aperçoit une Noire séduisante sur la promenade me scie chaque fois que je l'entends :

Sidewalk crouches at her feet,
Like a dog that begs for something sweet,
Do you hope to make her see, you fool?
Do you hope to pluck this dusky jewel?
Hello, I love you.

Le trottoir se couche à ses pieds
Comme un chien quémandant une douceur
Tu espères lui ouvrir les yeux, espèce d'idiot ?
Tu espères cueillir ce sombre joyau ?
Bonjour, je t'aime.

Les paroles étaient fabuleuses mais, à vrai dire, on s'est débattus pendant des années avec l'arrangement jusqu'à ce que notre producteur, Paul Rothchild, finisse par dire :
« Bon sang, il nous faut un tube, et celui-ci pourrait faire l'affaire. On écrira la musique en studio. »
Paul avait raison de nous pousser dans ce sens, même si l'opération aurait coûté bien moins cher en répétition ; mais ce temps d'intimité passé ensemble à incuber une chanson avait disparu depuis longtemps, depuis l'immense succès de « Light My Fire ». Les fans voulaient entendre des tubes, et la méthode organique qui consistait à ajouter une feuille par ci, une brindille par là au nid d'un nouveau titre avait été poussée jusqu'à l'extrême, jusqu'au surrégime. Notre groupe commençait à ressembler à un train fou, Jim dans la locomotive à l'avant, Ray enfournant du charbon dans

la chaudière, Robby assis au milieu et moi dans le fourgon de queue (les batteurs sont toujours à l'arrière), m'efforçant d'éviter l'accident en serrant les freins.
Le jour où Jim nous avait chanté « Crystal Ship » dans le garage, ce morceau s'était imposé de lui-même, quelques heures nous avaient suffi pour trouver les accords et la partie de batterie. Mais « Hello, I Love You », malgré ses paroles accrocheuses, refusait de se laisser faire.

Walking down the street,
Blind to every eye she meets,
Do you think you'll be the guy,
To make the queen of the angels sigh?

Elle descend la rue,
Aveugle à tous les yeux qu'elle croise
Tu crois que tu seras celui
Qui fera soupirer la reine des anges ?

Robby et Rothchild avaient accumulé tellement de pistes de guitares distordues qu'on aurait cru un serpent qui vibrait de la queue ; mais, en voyant ledit serpent onduler jusqu'au numéro un des meilleures ventes, je me suis aperçu avec stupéfaction que nous avions réussi notre coup. Le son était un peu trop pop à mon goût mais, comme d'habitude, je ne me lasserai jamais des paroles fabuleuses de Jim ! C'était un véritable artiste, Jim… mais lorsqu'il a fini par échouer à Paris, c'était aussi un homme malade. À tel point que même nous, ses potes (Ray, Robby et moi), ne pouvions plus traîner avec lui comme au bon vieux temps. En vrai, on n'avait aucune envie de le suivre sur cette île… Il y avait de l'eau dans le gaz. Ou plutôt, de l'alcool. Et puis, nous aussi, on se biturait… au succès.
Le succès, ou *suckcess*[1] comme l'écrivait Bob Dylan, a son côté sombre. Pendant que nous nous laissions séduire par les feux de la rampe, Jim, lui, était accro à la bibine. Dieu sait qu'on fait tous de

1. Jeu de mots avec « *success* », « *it sucks* » signifiant « c'est nul ».
Toutes les notes sont de la traductrice.

notre mieux pour tenir le coup au quotidien mais personne, moi y compris, ne semble pouvoir échapper à la noirceur de la condition humaine… l'ébriété, la cupidité, les luttes de pouvoir. En tant que potes de Jim, nous aspirions à davantage de succès… et Jim, lui, en voulait moins, tout en réclamant plus à boire, car la toile d'araignée de l'alcool s'était déjà tissée autour de lui.

Mais rien de tout ça, RIEN DE TOUT ÇA ne saura ternir la splendeur de la muse qui rendit visite à quatre types dans un garage de Venice où planait le vorace esprit de Jim qui, se sentant nié, finit remplacé par la bouteille. Cette histoire a donc tout d'une tragédie.

Rétrospectivement, je me demande ce qui fait qu'une union si magique tourne au vinaigre. Pourquoi les gens bien divorcent-ils ? Nul ne peut vraiment répondre à ces questions, mais je vais m'y appliquer tout de même en racontant l'histoire de mon point de vue… de derrière la batterie. Ça a peut-être à voir avec l'alignement des étoiles… ou, tout simplement, avec le destin.

We asked for signs
the signs were sent:
the birth betrayed,
the marriage spent;
the widowhood of every government…
Ring the bells that still can ring,
Forget your perfect offering.
There is a crack in everything,
That's how the light gets in.

On réclama des signes
les signes nous furent envoyés :
la naissance trahie,
le mariage consumé ;
le veuvage de chaque gouvernement…
Sonnez les cloches qui peuvent encore sonner,
Oubliez votre offrande parfaite.
Il y a une fissure en toute chose,
C'est ainsi qu'entre la lumière.

– Leonard Cohen

PREMIÈRE PARTIE
LA MISE EN PLACE

LE BON VIEUX TEMPS

Le 6 juillet 2004

Tôt le matin, je me gare dans le parking du tribunal, où je dois payer les dix-sept dollars habituels pour avoir le droit d'y stationner. On a eu la bonté de baisser cette somme à six dollars passé onze heures du matin, mais qui va au tribunal à cette heure-là ? Bon, j'ai de quoi payer. Pas de problème. Mais qu'en est-il des malheureux qui fourmillent dans le bâtiment de bonne heure avec leurs problèmes d'immigration, de PV et de délits mineurs ? « Allez, exploitons les pauvres encore une fois », c'est sûrement la devise ici.

En m'approchant des lourdes portes d'entrée qui donnent sur le sinistre palais de justice de Los Angeles, je suis très conscient que ce lieu est bien différent de mes repaires habituels. Comparé aux clubs enfumés où j'ai traîné ma jeunesse solitaire, celui-ci semble presque aseptique. Quand j'étais gosse, j'espérais qu'une fille finirait par me remarquer derrière ma batterie étincelante ; mais aujourd'hui, j'ai perdu mon doudou musical. Il n'y a plus que moi, entrant dans ce tribunal armé de ma détermination à réparer ce que je considère être une injustice.

Je m'arrête pour me soumettre aux détecteurs de métaux installés depuis peu dans l'entrée. Pendant que je me fais fouiller par les agents de sécurité, je longe du regard le couloir de marbre vivement éclairé au néon et m'attarde sur ma nouvelle prison : la salle d'audience de la division n° 36, où je suis censé me rendre tous les jours pendant quelques semaines. (Il se trouvera qu'en fin de compte, je n'y passerai pas l'été entier.) Je suis rongé par les questions : qu'est-ce qui a donc poussé mon « intégrité » à m'amener dans ce sinistre édifice ? Justice sera-t-elle faite ? Qu'est-ce que j'essaie de prouver au juste ? Suis-je en train de saborder mes anciens camarades ? Ces pensées ne cessent de me hanter, devrais-je me montrer moins possessif à l'égard du nom de notre groupe ? Après tout, il ne m'appartient pas exclusivement, il est à nous tous. On est dans le même bateau. Est-il légitime qu'un individu seul cherche à s'interposer ? Suis-je le trouble-fête dans l'histoire ? La vérité, c'est qu'un précieux pacte rédigé il y a bien longtemps par notre chanteur, Jim, énonce très clairement que si jamais la situation dégénérait, l'un d'entre nous devrait intervenir. Eh bien, ça a dégénéré, et j'interviens. Mais maintenant que j'ai tiré la sonnette d'alarme, tout est plus dégénéré que jamais. À l'intérieur de la salle d'audience, on se parle à voix basse, se donnant des « Monsieur » et des « Votre honneur », tout en poignardant délibérément quiconque fait obstacle à ses projets… dans la nuque, le dos, les flancs, les orteils… n'importe où. Tous sont endimanchés en complets Armani, mais on se croirait au bordel plutôt qu'à l'église. Qu'est-ce que je fous ici ?

Jamais je ne me serais imaginé que ce jour-là, celui où Jim a suggéré de tout diviser en quatre, marquerait un instant historique sans précédent et dont on ne verrait plus la pareille. Non seulement sa proposition était généreuse, mais cet acte de solidarité s'est révélé en béton armé. Rien ne pouvait fissurer cette forteresse. Quant à moi, j'ai la certitude de ne pas avoir sabordé Jim.

D'ailleurs, chaque fois que je repense à sa réaction en apprenant que Ray, Robby et moi avions failli vendre « Light My Fire » à Buick pour une exploitation télé, j'ai honte. Le gène cupide coulait

alors dans mes veines, et je n'oublierai jamais ce mouvement de colère contre nous, qui étions prêts à céder une de nos chansons à une agence de publicité, cette scène restera gravée dans ma mémoire à tout jamais. Pendant trente ans, nous avons été un groupe de musiciens liés par un des contrats les plus extraordinaires jamais conclus, où rien ne pouvait être entrepris officiellement sans l'assentiment de chacun des quatre membres. Et voilà qu'aujourd'hui nous sommes ennemis, engagés dans un affrontement au troisième étage d'un tribunal du centre de Los Angeles.

Dans *Le Code caché de votre destin*, James Hillman (psychologue jungien et auteur de *best-sellers* nominé pour le prix Pulitzer) affirme que les individus recèlent en eux tout leur potentiel, de la même façon qu'un gland contient le chêne en devenir. Je pense que Jim et le légendaire Crazy Horse (chef guerrier amérindien des Oglalas Lakotas) avaient des vocations similaires – ce mystère invisible qui, au cœur de chaque vie, répond à une question essentielle : « Qu'ai-je au fond de moi que je dois accomplir ? » Malgré tous les coups et les revers d'une injurieuse fortune, ils sont parvenus à concrétiser les images décisives qui étaient en eux depuis le début.

Je déteste ces rumeurs qui circulent autour du faux décès de Jim, mais ce n'est pas pour rien si, comme pour Crazy Horse, l'emplacement de sa dépouille reste un mystère. Je suis à peu près sûr que le cimetière du Père-Lachaise est son « terrain de chasse éternel », à lui qui a confondu LE GRAND ESPRIT avec celui que lui procurait sa bouteille, mais l'esprit de Jim reste si vif que les fans refusent de le croire mort.

Comme l'explique John Neihardt (*Élan-Noir parle*) dans son Cycle de l'Ouest, les parents de Crazy Horse chevauchèrent jusqu'aux Black Hills du Dakota du Sud en traînant le corps de leur fils derrière eux. Sa mère pleura ces temps d'innocence « avant que le grand rêve » n'emporte la vie de son fils. Nul ne sait précisément où ils s'arrêtèrent pour établir l'ultime demeure du fruit de leurs entrailles mais, pour les Lakotas, l'endroit tout entier est une terre sacrée.

Moi aussi, je repense à cette douce ère d'innocence où nous étions encore un groupe de garage, avant que notre « grand rêve » ne nous entraîne sous les feux des projecteurs. Mais le sacré n'est guère présent dans cette salle d'audience remplie de gens qui se chuchotent à l'oreille. J'ai l'habitude des fans saouls et bruyants qui réclament à grands cris leurs chansons préférées. Comment en est-on arrivé là ? Pendant que j'attends d'entrer dans la salle, je voyage dans le temps jusqu'aux débuts…

*

C'était 1965. Ray Manzarek et Jim Morrison avaient fait connaissance et s'étaient rapidement liés d'amitié pendant leurs cours de cinéma à l'UCLA dans le magnifique quartier de Westwood Village à Los Angeles. À l'époque, tout le monde s'intéressait à la philosophie orientale ; avec mon ami Robby Krieger, nous avions décidé de nous rendre à un séminaire sur la méditation transcendantale (MT) auquel Ray, que je ne connaissais pas encore, assistait aussi. J'étais obsédé par la musique, je prenais des cours de piano depuis l'âge de huit ans, avais joué de la batterie dans la fanfare et l'orchestre du lycée. Je m'étais rendu à Tijuana et je m'étais fait faire une fausse carte d'identité pour pouvoir jouer dans les bars… un vrai professionnel en devenir. Au séminaire de MT, Ray s'est présenté et m'a proposé de le suivre chez ses parents, à Manhattan Beach, pour jammer. J'avais le cafard et j'étais prêt à suivre n'importe qui tant qu'on me permettait de revivre l'euphorie qui s'emparait de moi chaque fois que je faisais de la musique. Les éloges d'autres musiciens me faisaient l'effet d'un baume apaisant.

Dans le petit monde rassemblé dans le garage de Ray, il y avait du bon comme du mauvais. Côté négatif, les deux frères de Ray étaient piètres musiciens… mais le type tapi dans le coin me fascinait. Son nom était Jim Morrison, il ressemblait à une version moderne d'une statue grecque et se déplaçait comme tel. C'est-à-dire qu'il ne bougeait pas du tout. Je n'arrivais pas à détourner

le regard. Et puis, Manzarek a lancé un bon groove au clavier, un blues de Muddy Waters, et je l'ai suivi. Ray avait dû dire vrai en affirmant que le type dans le coin n'avait jamais chanté avant, parce qu'il a attendu une bonne demi-heure avant de s'avancer vers le micro. À l'époque, je n'aurais jamais cru ce gars capable de devenir le prochain Mick Jagger, mais je ne pouvais le quitter des yeux… et mon truc, c'était plutôt les filles !
Heureusement, après quelques répétitions, les deux frères Manzarek ont fini par laisser tomber, persuadés que ce groupe n'irait nulle part avec un chanteur si mal à l'aise sur scène. Cet aspect de Jim m'inquiétait autant qu'eux, mais ses paroles me captivaient… et elles étaient si percutantes ! Je savais tout de suite quels roulements j'allais faire en entendant :

You know the day destroys the night,
The night divides the day,
Tried to run, tried to hide,
Break on through to the other side.

Tu sais que le jour détruit la nuit,
Que la nuit divise le jour,
J'ai essayé de courir, essayé de me cacher,
Force le passage vers l'autre côté.

Parier sur un chanteur atteint d'une timidité maladive et qui, incapable de jouer d'un instrument, n'avait jamais été dans un groupe, était très risqué. Mais il y avait de la magie en lui… je n'aurais pas su dire quoi exactement.
La place laissée par le départ du guitariste m'a donné l'occasion d'inviter Robby Krieger à auditionner pour le groupe. Jusque-là, il s'était essentiellement cantonné au flamenco, mais il commençait à jouer en électrique aussi. Ray avait beau être un type ouvert et un grand connaisseur de jazz, passion que je partageais avec lui, il n'était pas très enthousiaste à l'idée de laisser Robby Krieger venir répéter avec nous. Pour lui, le problème venait du fait que Robby

ne ressemblait en rien au guitariste de rock macho et caricatural qui frimait sur scène en égrenant les notes pour captiver le public. Non, lui avait un style beaucoup plus intérieur, et Ray avait peur que la présence de deux introvertis dans le groupe (Jim et Robby) nous empêche de faire du rock. Mais j'ai insisté, persuadé du talent de Robby. À la fin, j'ai réussi à convaincre Ray que mon ami rattrapait son manque de charisme par son originalité. La contribution musicale de Robby a été énorme et, une fois qu'il nous a rejoints, les Doors se sont retrouvés au grand complet.

Tandis que nous continuions les répétitions, il s'est passé quelque chose de fascinant. Un jour, en un acte d'altruisme extraordinaire, Jim a proposé de tous nous citer dans les droits d'auteur même si, en tant que parolier principal, la moitié des royalties lui revenait de droit. Résultat : aucun de nos titres n'a été écrit uniquement par Jim Morrison. Ni par John Densmore. Ni par Robby Krieger ou Ray Manzarek. Ce que Jim nous a proposé, à savoir de diviser le gâteau en quatre parts égales, n'avait jamais été fait par un groupe de toute l'histoire de la musique populaire, de Glenn Miller aux Beatles et ce, jusqu'à aujourd'hui.

Puis, Jim est allé un peu plus loin encore. Profitant d'une pause pendant la répétition, il s'est assis sur le rebord du divan et a déclaré : « On devrait tous avoir un droit de veto. »

C'est-à-dire que, si jamais l'un d'entre nous n'aimait pas ce qui était proposé, on avait le droit de s'y opposer. C'était ainsi que Jim pensait atteindre l'harmonie, l'idée nous a beaucoup plu et a fonctionné sans accroc… jusqu'à l'actuelle bataille juridique, quelque trente ans plus tard.

En 1967, en plein « Summer of love », la maison de disques Elektra Records a sorti notre premier album et « Light My Fire » est montée tout droit en tête des meilleures ventes… et y est restée… encore… pendant vingt-six semaines, un temps record. Nous avons commencé à tourner et à enregistrer un deuxième album, suivi d'une nouvelle tournée, puis d'une nouvelle session d'enregistrement. Telle a été notre vie au cours des années qui ont suivi… période incroyablement créative où nous nous amusions

beaucoup, surtout parce qu'on était animés d'un même esprit. C'est alors que Jim s'est mis à sombrer.
Outre son alcoolisme de plus en plus envahissant, un autre élément divisait l'opinion : le Vietnam. Bob Dylan, le prophète folk, sifflait à mes oreilles, m'insufflant le courage d'échapper à la conscription, que le vent m'apportait chaque jour avec plus d'insistance :

Temptation's page flies out the door,
You follow, find yourself at war
Watch waterfalls of pity roar
You feel to moan but unlike before
You discover that you'd be just one more
Person crying.

La page de la tentation s'envole par la porte,
Tu la suis, tu te retrouves en guerre
Et regardes les cascades de pitié rugir
Tu ressens le besoin de gémir mais pas comme avant
Tu comprends que tu ne serais rien
Qu'un de plus à pleurer.

Le souffle des tempêtes de feu du napalm était d'une telle violence qu'étudiants, hommes mariés et parents se voyaient contraints de participer à un « conflit » que nous savions être « terriblement injuste » bien avant que McNamara, ministre de la Défense de l'époque, ne l'écrive dans ses mémoires de guerre. Son livre explique les raisons pour lesquelles j'ai échappé de peu à partir avec soixante mille de mes camarades de classe et frères de ghetto, et bien sûr un million et demi de Vietnamiens. Ce livre n'a pas été écrit avec de l'encre, mais avec du sang.
Les hommes assoiffés de pouvoir ne comprenaient pas que Dylan, en chantant « *The new warrior's strength is not to fight* » – La force du nouveau guerrier est de ne pas se battre –, annonçait le début d'un mouvement : celui de la paix. Jim continuait lui aussi de définir l'air du temps :

There's blood in the streets
It's up to my ankles,
Up to my knees,
There's blood in the streets,
The town of Chicago,
There's blood on the rise,
It's following me.

Il y a du sang plein les rues
J'en ai jusqu'aux chevilles,
Jusqu'aux genoux,
Il y a du sang plein les rues
De la ville de Chicago,
Il y a du sang qui monte,
Et qui me suit.

Nous étions saisis de terreur vingt-quatre heures sur vingt-quatre, plongés dans le désespoir jour après jour à cause de la nature immorale de cette guerre et du fait que les Américains commençaient à en prendre conscience. Le pays était partagé entre les « pour » et les « contre » et nous, on était contre cette guerre, à cent pour cent. Au même moment, dans les années soixante, les germes du mouvement pour les droits civils et la libération des femmes étaient semés. Les Doors s'imprégnaient de tout ça, dans l'espoir que nous pourrions, en quelque sorte, mettre tout le monde sur un pied d'égalité. Oui, c'était peut-être de l'ordre du rêve mais, sans rêve, on n'a nulle part où aller. On espérait aussi se faire un maximum de fric, tout en gardant une conscience sociale. Quand on a fini par être assez connus pour jouer dans les stades, lieux habituellement réservés au sport, non à la musique, on s'est trouvé deux managers, Sal Bonafede et Asher Dann. Manifestement, ils n'avaient pas la même façon de penser que nous et, un jour, ils ont pris Jim à part pour lui dire : « Hé, c'est toi le fric. Débarrassons-nous des autres. »
Mais ils ne connaissaient pas Jim. Dès notre répétition suivante, il nous a annoncé :

« Ces types m'ont demandé de vous virer… C'est nous qui les virons ! »
Sitôt dit, sitôt fait.

Businessmen drink my blood
Like the kids in art school said they would.
So I'll just start again.

Les hommes d'affaires boivent mon sang
Les gamins des beaux-arts m'avaient bien prévenu.
Alors je vais recommencer.

– Arcade Fire

Puis, une ultime preuve de cohésion du groupe s'est manifestée lorsque, alors que nous nous apprêtions à monter sur scène, un DJ nous a présentés en annonçant « Jim Morrison et les Doors ». Notre chanteur l'a tiré par l'oreille jusqu'en coulisse et a refusé de jouer tant qu'il ne nous avait pas présentés sous le nom des Doors. Mais ça, c'était le bon vieux temps. À présent, les survivants des Doors s'apprêtent à déchiqueter toutes les valeurs que nous défendions au début. Nous étions une entité collective dévouée à la création artistique, pas un groupe d'individus s'acharnant à s'étriper ou à se faire du fric. Peut-être que si Jim n'avait pas tant tenu à faire de nous une « bande de frères », on ne se serait jamais retrouvés dans ce fameux tribunal. Mais c'était ce qu'il voulait, et c'est cette volonté qui continue de résonner en moi.